

GUERRE(S)



Théâtre d'objet

La Compagnie du Campus

Idée et création originale de Patou Macaux et Catherine Mayon

Dramaturgie et jeu : Patou Macaux et Catherine Mayon

Regard extérieur : Olivier Duriaux

Scénographie : Gippi Mazzarella

Décors, objets : Patou Macaux, Olivier Duriaux

Sons : Olivier Duriaux

Lumières : Olivier Duriaux, Benoît Joveneau



Dossier pédagogique GUERRE(S)



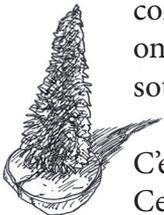
• La Compagnie du Campus

La **Compagnie du Campus** est née en 1970, d'un noyau de comédiens du jeune théâtre de l'Université Libre de Bruxelles. Elle est reconnue par la Fédération Wallonie Bruxelles, en tant que compagnie de théâtre-action. Tant dans les ateliers qu'elle mène avec des non-acteurs, que dans ses créations propres, elle se revendique d'une culture qui reconnaît à chaque citoyen, un rôle critique et créateur.

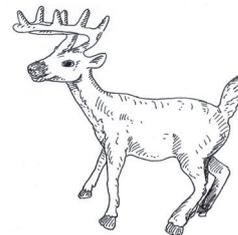
• GUERRE(S), le projet

Le projet s'adresse principalement aux jeunes de l'enseignement secondaire. En ces temps de doute et de peur, de montée de la barbarie, de murs et de fermetures de frontières, « **GUERRE(S)** » souhaite participer à la déconstruction des mécanismes qui mènent à l'exclusion, développer la capacité d'analyse et l'accès à l'esprit critique.

Notre compagnie est située dans la région du Centre, terre d'immigration depuis le 19^{ème} siècle, qui aujourd'hui abrite un centre Fedasil et accueille un nombre toujours croissant de migrants et de réfugiés. Nous constatons que de nombreux adolescents issus de l'immigration italienne ont peu de connaissances de leur histoire. De la même manière, bien des jeunes belges ignorent que leurs ancêtres ont migré et ont trouvé refuge en d'autres lieux après la première guerre mondiale, notamment. Nous souhaitons toucher les écoles secondaires et particulièrement celles qui ont moins accès au théâtre.



C'est pourquoi nous créons cette petite forme de « *théâtre sur table* » à donner directement en classe. Ce choix nous permet de nous adresser à chaque fois à un petit nombre de jeunes et ainsi optimiser la qualité de la rencontre et de l'animation.



• GUERRE(S), le spectacle

« *Le soleil venait de naître. L'homme vivait en harmonie avec la nature, quand vint l'avion-lâcheur-de-bombes... Alors l'homme dut revêtir l'uniforme et partir pour une guerre qui n'était pas sienne... Quand tout fut détruit, les bulldozers refirent le monde sous le soleil triomphant... Au centre commercial, chacun entra en guerre contre l'autre afin de posséder le plus, au prix le plus bas... Il y eut beaucoup de choses dont personne n'eut plus besoin parce que d'autres étaient sans cesse inventées... Elles s'échouèrent sur une lointaine plage d'où les gens durent partir, parce que le soleil était près d'exploser... »*

Le spectacle s'organise autour de deux conteuses et trois tableaux. Les conteuses avec leur valise d'objets, vont là où sont les gens, raconter par-delà les murs et les frontières, faire travail de mémoire. Elles lisent des lettres, jouent des personnages, ouvrent la valise, confrontent les objets, réorganisent

le temps et l'espace sur la table, font et défont des tableaux évoquant trois périodes : celle de la grande guerre et de la destruction massive, celle de l'ouverture, de la reconstruction et du développement, celle du déclin et de la fermeture qui chaque jour, amène ses flots de réfugiés. Les conteuses brassent cent ans d'histoire sur trois périodes et trois lieux. L'Europe de 14-18, l'Amérique d'après la seconde guerre mondiale et l'Afrique d'aujourd'hui. Chaque tableau construit une guerre.

Entre le soldat dans la tranchée et le réfugié sur la méditerranée, un siècle. Le monde a-t-il changé ? Le progrès ne mènerait-il au bout du compte qu'à la domination et à la destruction ? Au bout du voyage, les conteuses reviennent à la page blanche. Que peut-on écrire ensemble, aujourd'hui ? Peut-on faire quelque chose ? En quoi cela me concerne-t-il ?

Idée et création originale Patou Macaux et Catherine Mayon

Dramaturgie et jeu : Patou Macaux et Catherine Mayon

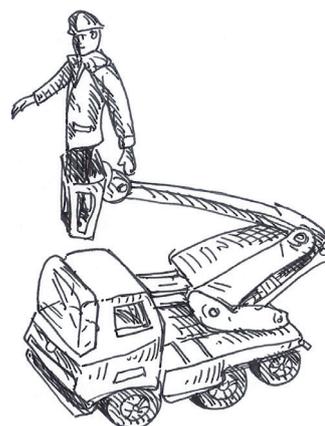
Regard extérieur : Olivier Duriaux

Scénographie : Gippi Mazzarella

Décors, objets : Patou Macaux, Olivier Duriaux

Sons : Olivier Duriaux

Lumières : Olivier Duriaux, Benoît Joveneau



• GUERRE(S), la note d'intention

En dépit des articles 13 (droit de libre circulation des personnes) et 14 (droit d'asile) de la déclaration des droits de l'homme, la société occidentale se replie sur elle-même. Ses gouvernements se durcissent, les portes et frontières se ferment, des murs se montent. Le droit de la marchandise prime sur le droit de l'humain. Et pourtant, hommes, femmes et enfants continuent de partir et d'arriver, au péril de leur vie. Fuyant la misère, les persécutions, les catastrophes naturelles. Face à des extrêmes politiques qui jouent des peurs et attisent la barbarie, face à des gouvernements dont ils n'attendent plus grand-chose, les citoyens prennent le relais, se mobilisent et en appellent à ce qui fait de nous des humains : l'empathie, le refus de l'injustice, la capacité à la solidarité. Plateforme d'aide aux réfugiés, hébergeurs, gilets jaunes et marches pour le climat sont autant de manifestations d'un désir de changement, d'une volonté de replacer l'humain au centre.

Dans cet esprit, « **GUERRE(S)** » souhaite participer à la déconstruction des croyances et des préjugés qui mènent à stigmatiser l'autre, pour poser la question de la solidarité. Le spectacle suivi d'une animation paraissent comme un moyen de préserver cette démocratie culturelle qui peut favoriser la capacité des futurs adultes qu'éduque l'école, à comprendre le monde dans lequel ils vivent et sont amenés à agir.



• GUERRE(S), le titre

Nous prenons pour postulat que le monde est en guerre permanente. Les unes visibles, les autres moins. Entre les conflits armés, les guerres économiques menées par le capitalisme mondialisé, et celle que nous déclare la nature à travers le dérèglement climatique, à mesure que le progrès technologique se développe toujours plus, l'homme doit se débattre pour survivre. La victime, c'est toujours l'homme. Cela va des exclus de notre société aux réfugiés qui y arrivent, espérant y trouver asile et paix.

• GUERRE(S), et le théâtre d'objet

« Le théâtre d'objet est un acte de résistance à toutes les formes d'obsolescence et manifestant sur scène l'émouvant désir de dire quelque chose de la fragilité humaine »

Jean-Luc Mattéoli

Avant la première guerre, les gens possédaient peu d'objets. Ceux-ci étaient souvent utilitaires et se transmettaient à la jeune génération. Aujourd'hui, ils se démultiplient et sont autant de déchets de la société de consommation. Nous sommes envahis par une pléthore d'objets le plus souvent inutiles, qui se trouvent dans nos caves, nos greniers ou tentent de trouver une nouvelle vie sur les brocantes.

« L'objet démodé avant d'avoir terminé sa vie est métaphore de l'homme consommateur de masse »

Cette forme apparaît comme un acte politique à l'heure du spectacle à grand déploiement technologique, du théâtre-vitrine aux gigantesques effets spéciaux. L'objet est chargé de nos mémoires, il est trace et document, il transporte du récit. Il témoigne d'époques et de lieux. Il évoque et fait sens.

On peut immédiatement l'identifier car il est manufacturé en millions d'exemplaires. Il fait appel à notre patrimoine collectif commun au-delà même de nos cultures. Il déclenche la mémoire collective et la mémoire intime de chaque spectateur. Associé à d'autres objets, il s'adresse à la créativité du spectateur, qui reconstruit, se fait ses propres représentations.

Le théâtre d'objet invite à la poésie, à l'intime, à l'émotion, il propose un voyage du concret de l'objet vers l'abstrait de l'idée, du sentiment.



Le faon orphelin-Bambi



Les boutiques-bidons



Le bougeoir-obus



La barque-boîte de sardines

• GUERRE(S), la rencontre

Après la représentation nous proposons un temps de rencontre, afin de récolter les paroles des jeunes et répondre à leurs éventuelles questions.

Dans un second temps, nous les invitons à rejoindre l'espace théâtral et à créer un tableau collectif, avec des objets qu'ils choisissent, dans une panoplie mise à leur disposition.

A partir de ce tableau collectif, nous proposons à chacun d'écrire quelques mots à partir de l'incipit « *Demain, il me faut partir...* ».

Nous photographions les tableaux et récoltons les petits textes afin d'en construire un recueil.

• GUERRE(S), pistes pour les professeurs



À travailler en classe

- Clarification des notions de, réfugié, migrant, sans-papier demandeur d'asile, apatride.
- Mise en lumière des points communs et différences entre migrants d'hier et d'aujourd'hui.
- Comparaison des lettres lues dans le spectacle.
- Analyse de poèmes de chansons, de calligrammes sur la question des migrations.

Exercices d'écriture

Ecrire à partir de la définition de Spinoza :

« *La paix, en effet, n'est pas la simple absence de guerre mais une vertu qui a son origine dans la force d'âme* ».

Faire compléter par les élèves « *La paix, en effet, n'est pas la simple absence de guerre mais ...* ».

Proposer d'écrire une lettre, un calligramme inspiré d'un objet lié au départ.

• GUERRE(S), liens utiles

Coordination et initiatives pour réfugiés et étrangers

www.cire.be

Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme

www.stop-discrimination.be

Amnesty international

www.amnesty.be



• GUERRE(S), en annexe

Lettres

Verdun, le 1^{er} janvier 1915

Petite Mère chérie,

La nouvelle année s'est levée au milieu des chants et des libations copieuses des sous-officiers. C'est un fait accompli la guerre de 1914 est devenue celle de 1915.

Petite mère, il faut partir, te mettre à l'abri, trouver refuge ailleurs. L'horreur est loin d'être finie.

Ce matin, on nous a donné double ration d'eau de vie : imagine ce que peut être un assaut à l'arme blanche...

J'ai peur. J'ai peur de l'inconnu. Peur de sortir. Peur de me battre. Nous sommes 50, empilés dans ce réduit, si serrés, que nous ne pouvons faire mouvement. Avec une sorte d'inquiétude animale, serrés les uns contre les autres, nous nous taisons. Nos pieds enfoncés dans la terre se gèlent avec elle.

J'ouvre les yeux. La terrible réalité m'apparaît. Nous allons partir à la mort.

On entend des cris, des ordres venus d'on ne sait où. Nous finissons par marcher sans voir et sans penser.

Comme des bêtes. Le signal de départ vient d'être donné. Les coups de fusil commencent à claquer. Il faut franchir la plaine balayée par les balles...

Prie pour nous, petite mère,

Ton fils Henri

...

Lampedusa, le 23 mars 2015

Ma femme chérie,

Je ne suis resté que huit jours en Jordanie, incapable de trouver du travail pour subvenir aux besoins de notre famille comme je te l'avais promis.

On m'a alors proposé de fuir. Le voyage m'a coûté le reste de nos économies. Il était organisé par des passeurs.

Comprends bien que c'est pour toi et pour que notre fils ait un avenir que j'ai entrepris ce voyage. J'ai vu trop d'enfants réfugiés travailler, passer à côté de leurs études et de leur enfance. Je ne veux pas de cette vie-là pour notre fils.

Nous étions des centaines à avoir accepté l'offre des passeurs. Des hommes de mon âge bien sûr mais des femmes et des enfants en nombre aussi.

Nous avons d'abord marché des jours et des nuits entières, côte à côte et silencieux, la peur au ventre.

Nous avons traversé des frontières et des territoires qui m'étaient inconnus pour atteindre la Méditerranée



où nous attendait notre dernier passeur.

La mer était noire à la tombée de la nuit, et on nous a entassés dans un canot de fortune à peine gonflé. Certaines mères évidemment ont protesté, réclamant une embarcation plus sûre. Des enfants pleuraient, de froid, de fatigue ou de faim ou peut-être de tout à la fois.

Le passeur nous a indiqué la direction à suivre puis nous a tourné le dos, nous laissant nous débrouiller seuls. Aucun de nous n'avait jamais conduit un bateau auparavant.

Toutes mes pensées allaient vers toi, ma femme chérie, et vers l'enfant à naître.

Le voyage en mer était sans doute, pour nous tous, le plus éprouvant, le plus effrayant. Plusieurs fois les vagues ont menacé de nous emporter. Plusieurs fois le moteur s'est arrêté. Plusieurs fois nous nous sommes vus mourir.

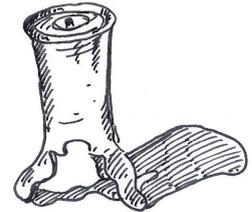
Et après ce qui nous a semblé une éternité, nous avons enfin touché la côte, exténués.

Là, ma femme chérie, deux mille personnes attendaient déjà...

Ton mari, Rahim

...

Verdun, le 16 avril 1916



Petite mère chérie,

Nous causons tous les jours avec les Boches. Des deux côtés des tranchées, nous savons que nous vivons dans les mêmes conditions de peur, de faim, de froid, des obus qui pleuvent et des rats qui courent dans les eaux boueuses.

On monte sur les remblais des tranchées, on se fait des signes, on se touche parfois de la main...mais pas quand il y a des officiers, c'est défendu. Les Boches disent comme nous qu'ils en ont marre, que ce sont les grosses têtes qui font la guerre et qu'il n'en faut plus.

Les Boches ne sont pas méchants.

De jour, les sentinelles se saluent sans que personne ne leur tire dessus. Il nous arrive même d'échanger journaux et cigarettes.

Je termine cette lettre, petite mère, avec l'espoir que cette guerre finira bientôt et que chacun retrouvera les siens.

Ton fils Henri

...

Palerme le 19 octobre 2015

Ma femme chérie,

Luigi et Maria m'ont accueilli 5 mois chez eux et m'ont permis de croire que j'étais chez moi. Alors bien sûr, le plus dur fut de leur faire mes adieux. Nous étions tous les trois remplis d'émotion.

Mais nous ne nous quittons pas vraiment. Je sais que nous nous reverrons. Un lien fraternel unit nos deux familles à présent. Et tout ce qu'ils ont fait pour moi m'a beaucoup touché. Maria et Luigi m'ont donné tant d'amour. Ensemble nous avons ri, cuisiné, partagé nos repas, nos douleurs et nos espoirs d'une vie plus prospère. J'espère un jour pouvoir leur rendre la pareille car comme le dit ce proverbe dans notre langue, ma femme chérie : « Tant que tu te tiens debout, tends la main à ceux qui sont tombés ».

Ton mari, Rahim
